



تور و نند و بانان بر لردن
طو فاضل برقی
۲۵

COSMAS POLÏTIS

AVANT QUE
LA VILLE BRÛLE

traduit du grec par
Michel Volkovitch



Avant que la ville brûle

L'AUTEUR

Cosmas Politis est un écrivain grec né en 1888. Il a connu l'âge d'or de Smyrne, où il a passé sa jeunesse. Employé de banque, il a fait ses débuts d'écrivain sur le tard, à 42 ans. Écrivain cosmopolite, élevé dans une ville internationale, longtemps exilé par la suite à Paris puis Londres, il est attentif aux littératures étrangères. Mais il n'oubliera jamais sa patrie perdue. Après quatre romans et quelques nouvelles, reconnu dans son pays comme un écrivain majeur, quoique peu prolifique, il consacre à Smyrne en 1963, à 74 ans, son dernier roman publié avant sa mort, *Avant que la ville brûle*.

LE TRADUCTEUR

Michel Volkovitch traduit depuis trente ans la prose, la poésie et le théâtre grecs. Auteur de huit livres publiés chez Maurice Nadeau, aux éditions des Vanneaux et aux éditions publie.net, il sévit chaque 1^{er} du mois sur son site : www.volkovitch.com.

**DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE
DILICOM // 3010955600100**

ISBN // 978-2-37177-439-1
ISSN // EN COURS

© éditions publie.net // Cosmas Politis // Michel Volkovitch
Dépôt légal 1^{er} trimestre 2016
© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

Avec le soutien du



La version numérique de ce livre est incluse.
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.
Bonne lecture !

**COSMAS
POLÏTIS**

Avant que la ville brûle

traduit du grec

par Michel Volkovitch



CE QU'EN A DIT LA PRESSE GRECQUE

“ C.P. a toujours su décrire en virtuose l'âme enfantine. (...) Dans ce roman il donne vie à tout un monde magique.

— ALEXANDROS KOTZIAS, 1964

“ Même lorsqu'il représente la réalité la plus crue, C.P. n'oublie pas le rêve, et son lyrisme ne le quitte jamais.

— VASSOS VARIKAS, 1964

“ *Avant que la ville brûle*, c'est la chronique devenant roman, la mémoire et la nostalgie prenant la forme d'une fiction admirable. C.P. ressuscite littéralement la ville disparue. (...) Ses personnages sont tous criants de vie. (...) Sa narration est imprégnée tout du long d'émotion et de tendresse. (...) Le charme, le pouvoir séducteur de sa prose atteint ici son sommet.

— APÒSTOLOS SAHÌNIS, 1964

“ Je ne crois pas qu'il existe d'œuvre plus remarquable dans toute la prose néo-hellénique.

— YÖRGOS VALÈTAS, 1973

“ Sa prose, même dans ses profondeurs les plus polysémiques, ne cesse jamais de couler avec naturel.

— ANDÒNIS DEKAVÀLLES, 1974

“ Je me souviens combien ce roman, à l'époque, nous a tous conquis, jeunes et vieux. (...) Cette œuvre d'un vieil homme rayonne de jeunesse.

— MÈNIS KOUMANDARÈAS, 1985

TABLE

p. 13	CHAPITRE PREMIER La Pierre chevelue et l'étoile de mer
p. 39	CHAPITRE DEUXIÈME Boulboul
p. 69	CHAPITRE TROISIÈME Les coups tordus
p. 95	CHAPITRE QUATRIÈME Louez-le sur les instruments
p. 117	CHAPITRE CINQUIÈME On danse le <i>karsilamas</i>
p. 147	CHAPITRE SIXIÈME Dans l'azur
p. 177	CHAPITRE SEPTIÈME Sur le rivage petit oranger sauvage
p. 201	Passage de la tragédie
p. 225	CHAPITRE HUITIÈME La bicyclette aux trois fanions
p. 255	CHAPITRE NEUVIÈME La rue Sklavouñou
p. 283	CHAPITRE DIXIÈME Le chien
p. 315	CHAPITRE ONZIÈME Un peigne de diamant
p. 343	CHAPITRE DOUZIÈME Le camélia rouge
p. 374	Glossaire
p. 376	Chronologie
p. 379	ÉDEN PERDU
p. 384	Du même traducteur

NOTE SUR LA TRANSCRIPTION DES MOTS GRECS

Le grec étant une langue vivante, les mots grecs présents dans le texte ne sont pas transcrits conformément à l'orthographe, mais de telle sorte qu'en les lisant on puisse les entendre.

Le mot *ἅγιος* (saint), par exemple, ne sera pas écrit « hagioś », comme trop souvent, mais « àyos ».

L'accent tonique est marqué ici, faute d'un signe spécial, par un accent grave. Il n'est pas indiqué quand il tombe sur la finale comme en français – sauf pour différencier un « è » final d'un e muet.

La lettre « h » indique un son proche du « ch » allemand.

Tous les « e » se prononcent [è], comme dans « Grèce » ; tous les « o » sont ouverts, comme dans « orthodoxe ».

Si nous pouvons profiter du changement d'alphabet pour transcrire le grec à notre guise, il n'en va pas de même avec le turc, lequel utilise les caractères latins. Les mots turcs, reproduits phonétiquement dans le texte grec, se retrouvent donc ici dans leur graphie originelle.

ş	se prononce	[ch]
c	«	[dj]
ç	«	[tch]
ö	«	[eu]
u	«	[ou]
ü	«	[ü]

CHAPITRE PREMIER

LA PIERRE CHEVELUE
ET L'ÉTOILE DE MER

Les enfants apportèrent la nouvelle :

— Hourrah ! Le caïque des Grecs a gagné !

— Ils arrivent ! Ils arrivent !

Les femmes coururent aux fenêtres. Beaucoup d'entre elles sortirent des maisons.

— Non, c'est vrai ?

— Mais qui arrive donc ?

La plupart des hommes avaient quitté le quartier pour aller sur le Quai, dans la cohue. Toute la ville était rassemblée là-bas. Sept grandes péniches, arrimées l'une à l'autre à la file, tel un cap fendant la mer, devant le théâtre en plein air de Kokòlis, décorées de fanions divers et de drapeaux turcs et grecs. Les péniches noires de monde, quatre *metallikia* l'entrée – et une marée humaine sur tout le Quai, depuis l'Eden. On ne payait pas sur le Quai, qui offrait pourtant la meilleure vue sur les courses, de côté, sur tout le parcours. Les trams avaient du mal à passer. Le conducteur à tout moment retenait ses chevaux et gardait sans arrêt sa trompe à la bouche, trompétant pour se frayer un chemin. Aux balcons des riches maisons du Quai, on avait sorti jumelles et longues vues, chaque maison arborait son drapeau national, grec, français, italien, anglais, hollandais, allemand – même chose pour les consulats. Plus loin,

au-dessus de la ville, au grand mât du consulat grec, flottait le drapeau national. Dans les quartiers turc et juif, cependant, peu de gens s'étaient dérangés. Mais les officiers turcs du port, avec leurs fez et leurs galons dorés, se trouvaient eux aussi sur la péniche du milieu, sous la tente, assis sur des chaises, avec deux ou trois consuls, dont le grec, et nos personnalités à nous.

Les quartiers grecs ne parlaient que de cela depuis des jours. Les barques à quatre rames, aucune discussion. Les seules à prendre part étaient celles de nos deux associations sportives, aucun bateau turc ou français n'osant s'y frotter. Et malgré les fanatiques d'un club ou de l'autre, l'intérêt s'en trouvait limité. Une fois seulement, les Francs du Sporting Club s'étaient alignés, avaient craqué à la mi-course, abandonné, et depuis se le tenaient pour dit. Les Arméniens, eux, se défendaient en football – pas autant que les Anglais de Bournova, bien sûr – mais délaissaient les autres sports. Une année, pourtant, Kirkor Evremian s'était classé deuxième au lancer de poids. Cette année, lors des courses nautiques, le jour de l'Ascension comme de coutume, les Français avaient refait surface. Le gros Ricard, fils du pharmacien du quartier français, s'était aligné sur un deux-rames, pour terminer à sept longueurs, la risée de tous.

— Hé, doucement, les amis ! s'interposèrent les membres du jury. Ne le huez pas ! Ayons l'esprit sportif !

Le gros Ricard, dans sa honte, ne débarqua pas aux échelles du quai, mais fit un détour et sortit par Koumerkàki.

La grande obsession, courant sur toutes les lèvres, les nôtres et celles des Turcs, c'était la course des caïques à quatre rames, quatre milles en tout, aller-retour. Des rameurs professionnels,

qui débarquaient les passagers des grands paquebots rapides, lesquels n'entraient pas dans le port, mais jetaient l'ancre à un demi-mille ou un mille au large. À part ça, un peu pêcheurs, un peu trafiquants, un peu macs dans les cafés-concert du port. Des gaillards couverts de sel, brûlés de soleil. Turcs et Grecs, fiers-à-bras, ils se disputaient, se battaient au couteau ou buvaient ensemble, et toujours ils respectaient la bravoure de l'autre. Les caïques étaient de lourds canots, la proue pareille à la poupe, un petit pont devant et derrière, au milieu quatre bancs et des rames énormes, qu'on ne pouvait tenir d'une seule main.

Ces deux dernières années, les Turcs, des Lazes de la Mer Noire, de vrais monstres, avaient laissé les nôtres loin derrière. Ah ! la mer était bien amère pour nous.

Donc, racontèrent les enfants, la grande foule, des drapeaux de toutes sortes, deux fanfares jouaient sur les péniches, celles de notre Orphelinat et celle de l'école Idadiyé, à tour de rôle, la mer alentour couverte de bateaux à moteur, de barques, de caïques à voile – et tous ceux qui avaient une sirène, même les gros bateaux dans le port, s'étaient mis à siffler pour saluer la victoire des nôtres, tandis que la foule se déchainait.

Et tandis qu'ils racontaient, voilà que retentit la sirène de l'usine à côté, celle de Kalidônis.

— Tiens, pourquoi ils sonnent la sortie ? Ils ne travaillent pas aujourd'hui.

— Ils ont dû apprendre la nouvelle.

— Mais enfin, ils sont pour les Anglais. Ils ont pris la nationalité.

— Le sang ne se change pas en eau.

— Katerina ! Laisse le chat et va vite sortir la marmite du feu ! s'écria Styliani en poussant sa fille.

La petite flanqua un coup de poing à Periklis, qui s'apprêtait à lui tirer sa natte, et s'en fut vers la maison, le chaton dans les bras, en jetant des coups d'œil derrière elle.

— Je parie que c'est le gardien de l'usine qui a décidé de faire marcher la sirène. Yòryis Mavrovouniòtis.

Katerina avait tort de se méfier, Periklis ne la poursuivit pas, ayant trop peur de Styliani.

Les enfants, maintenant que les femmes les laissaient tranquilles, se remirent à discuter entre eux, s'écriant :

— On a gagné ! Ils arrivent ! Ils arrivent !

— Mais enfin, qui arrive ? demanda Kyra Doudou, l'une des femmes.

— Ils apportent le caïque.

Et cela reprit, on parlait de tout à la fois. Les bateaux actionnaient leurs sirènes, la musique de notre Orphelinat jouait l'hymne grec, tout le monde ôta son chapeau, les officiers turcs restèrent les mains jointes sur le ventre, la musique de l'Idadiyé, l'école Polytechnique des Turcs, se tut, et alors, plouf ! les quatre de notre caïque plongèrent, pour s'attirer les grâces de la mer disaient-ils, pour qu'elle leur donne encore la victoire, et d'autres dans les bateaux se jetaient à l'eau, comme ça, tout habillés, plouf ! – et les Turcs regardaient sans bouger.

— Et le barreur ?

— Non, il n'a pas plongé.

— Mais appelez donc Loxàndra. Le barreur, ce n'est pas son fils Pandelis ?

— Mais pourquoi est-ce qu'on apporte le caïque ?

— Ils transportent Pandelis dedans.

— Mon Dieu ! Les Turcs l'ont tué ?

Les enfants restèrent bouche bée. Ils l'avaient vu vivant, Pandelis, naturellement. Sur le quai, on parlait de le porter en triomphe : c'était à lui, disait-on, que nous devions la victoire. Mais l'idée de la mort les frappait soudain. Si les femmes le disaient, alors peut-être les Turcs l'avaient tué. Ou peut-être qu'il était mort comme ça, comme tant d'autres meurent – pas les enfants, autant qu'ils s'en souvenaient, jamais un enfant n'était mort dans le quartier, les bébés oui, ça meurt, mais à dix ou douze ans, jamais –, oui, tant d'autres, comme l'autre jour Evanthia la couturière, jolie fille, les cheveux dénoués, morte de la poitrine, disait-on, à force de coudre...

Stavrakis, le fils d'Amanatzis, trouva fort à son goût ce mort transporté en caïque. Il prit une grosse voix :

— Les Turcs l'ont tué ! – puis il poussa un cri strident et partit à toutes jambes, suivi par les autres enfants, et le temps que les femmes réagissent, ils avaient déjà tourné le coin et disparu.

— Malheur ! Les Turcs l'ont tué !

— Tiens, regarde.

À la gendarmerie, de l'autre côté de l'Esplanade, deux ou trois gendarmes sortis sous la colonnade regardaient vers nous. Le yüzbasi – leur capitaine – était debout à la fenêtre.

C'est vrai, nous pouvons dire que nous devions notre victoire à Pandelis. Il n'était pas marin. Presque personne, dans le quartier de Hadzifràgou, n'avait à voir avec la mer. On travaillait aux figues, dans des usines, d'autres dans des boutiques ou au Bazar, vendeurs dans des épiceries ou dans la confection, le bâtiment, la charpenterie. Pandelis n'était pas marin, mais apprenti, à dix-

sept ans, chez Androulis le ferblantier. Parfois il s'emparait des crayons et des compas, dessinait sur le papier, regardait, faisait la moue, déchirait, recommençait du début. Car quand une idée lui entrait dans la tête, il avait du mal à s'en défaire. On arrive à tout par la pensée, n'est-ce pas ? Il semblait vouloir se le prouver. Et quand il parvenait à quelque chose – une nouvelle forme de pelle à ordures, mettons, plus pratique –, il ne s'en vantait pas. Il lui suffisait d'avoir prouvé sa théorie. Dans le quartier, les autres garçons le trouvaient un peu compliqué.

Il allait parfois au port saluer son jeune oncle, qui faisait un beau métier : plongeur. Il descendait en scaphandre ou à nu, selon les besoins, pour décrocher les ancrs prises dans les rochers au fond de l'eau. Pandelis lui posait telle ou telle question, examinait le scaphandre, étudiait la pompe, Dieu sait ce qu'il avait derrière la tête. Du moins avant. Car ces derniers temps son obsession était de fabriquer une lampe à acétylène. Il continuait d'aller voir l'oncle de temps à autre, car il aimait les odeurs et l'atmosphère du port. Là, au café, avec son oncle Stéryos, il écoutait les discussions des rameurs. Tous venus d'autres quartiers : Aï Voukla, Tabàhana, Mortàkia, Hadzitsirou. Ils avaient l'air maussade, pas un mot de la course à venir, d'autant que l'équipe serait privée de Vanghèlis, les bras les plus forts du port. Lors d'une dispute il avait poignardé à la cuisse Ali Giourè, originaire de la Mer Noire, le couteau avait touché la grosse veine, et le temps qu'on l'emmène à l'hôpital turc, à Bakhri Baba, l'homme était mort de l'hémorragie. Les Turcs étaient fous de rage, le giaour Vanghel avait tué, il le paierait de son sang. Mais le consulat était parvenu à faire fuir Vanghèlis par bateau vers Syros.

— On ne gagne pas seulement avec les bras, disait Pandelis aux nôtres. Il faut de l'idée et du calcul.

Il savait de quoi il parlait, il avait vu les rameurs tirer sur les rames sans discipline, comme s'ils faisaient la course entre eux.

À force d'explications, et avec le soutien de l'oncle, il parvint à se faire engager comme barreur. On fit plusieurs essais, à l'aube, avant que chacun soit accaparé par son travail, eux au port, lui chez son ferblantier. Debout à l'arrière, la barre entre les jambes, il marquait la cadence en agitant le buste, en avant, en arrière.

— Tous ensemble ! criait-il, on fait comme celui de devant et on suit mon rythme ! Et il penchait le buste en avant, en arrière.

Tu pars trop lentement, répondaient-ils. Les Lazes auront une telle avance qu'on ne pourra pas les reprendre. Mais au troisième ou quatrième essai, le rythme s'accélérait après le virage, atteignant dans le dernier demi-mille deux coups de rame à la seconde, et l'équipe, encore fraîche, le maintenait jusqu'au bout. Son savoir-faire fut enfin reconnu.

Le jour de la grande course, qui pour tous était la loi et les prophètes, il laissa les Lazes s'élancer en tête. Mais leur caïque partait sans cesse à droite et à gauche. Pandelis, lui, ne déviait pas d'un pouce, la barre bien serrée entre les jambes, debout, sa chevelure noire au vent, ses pieds nus agrippés à la planche. Le buste en avant, en arrière, en avant. Ses yeux quittaient par instants son point de mire – à l'aller, un sommet du Manisa Dag, perdu dans une brume de chaleur – et se portaient plus haut, regardant quoi ? Rien dans le ciel, sans le moindre nuage, nu comme la main, bleu, d'un bleu décoloré comme les étoffes

laissées au soleil, alors que la mer était sombre, le vent ayant tourné de sud-ouest à ouest, les eaux agitées, un bleu profond montait des profondeurs – pas un nuage, pas une mouette : le vacarme des rames qui frappaient l'eau et tous ces bateaux à moteur qui la brassaient avaient chassé les poissons de surface et les mouettes avaient dû fuir vers Bairakli et Aya Triàda. Regardant le ciel comme si les étoiles y avaient laissé leur trace, ou comme s'il voulait que le soleil le remarque, sans dévier d'un pouce, la barre serrée entre ses jambes, il prit le virage au ras de la bouée sans la toucher, ayant maintenant pour point de mire un mât qui dépassait au-dessus de Koumerkàki, commença d'agiter le bras droit, le lançait en avant comme s'il donnait des coups de fouet au caïque, on rattrapait le Turc – allez ! allez les gars ! criait-on depuis le quai – cinq longueurs, trois longueurs, deux, une – allez les gars ! – égalité, puis une longueur d'avance, une seule, un bon moment, juste devant pour laisser les Lazes se casser les bras – puis, dans le dernier demi-mille, et allez donc, coups de fouet des deux bras, au rythme des rames – allez les gars ! criait-on là-bas, sur le quai, dans le ciel, comme des volées de cloches – il leva de nouveau les yeux –, trois longueurs, quatre, six longueurs – puis, salut, salut ô liberté...

L'oncle Stèryos, qui l'observait tout ce temps à la lunette, le voyant comme s'il était devant lui, hocha la tête, se disant que son neveu, qui prétendait avoir l'esprit pratique, obéissait en fait à son cœur, sans lui-même le savoir.

— Écoutez, la musique arrive ! lança Kyra Doudou aux autres femmes.

— Ils l'amènent !

— Dites donc, ils jouent comme un Vendredi saint. Malheur !

— Le pauvre garçon !

— mais non ! Ils jouent une marche, « Ma belle épée souple et tranchante ».

— Regardez-la qui joue les expertes en musique !

— Ne disons rien encore à Loxàndra, ça vaut mieux.

Alertés par la musique, tous les hommes restés dans le quartier sortirent de chez eux ou du café.

Le cortège déboucha de l'avenue, fanfare de l'Orphelinat en tête, rutilante et tonitruante, avec cymbales, grosse caisse, flûtes, cors et trombones, les galopins gambadaient autour dans un nuage de poussière – et au-dessus des têtes, le caïque et son drapeau grec, orné de myrte et de laurier comme le cercueil du Christ. Dedans, Pandelis, recroquevillé comme pour se cacher. On l'avait hissé là-haut de force, puis vingt bras avaient soulevé le caïque, l'avaient calé sur dix épaules avant qu'il ait eu le temps de descendre.

— Ça alors !

— Je m'en vais leur flanquer une bonne raclée, à ces garnements qui nous ont dit qu'on l'avait tué.

— Appelez donc Loxàndra, qu'elle puisse l'admirer !

Les dix porteurs soufflaient lourdement, puis venait l'équipe des quatre rameurs, puis une foule d'habitants des quartiers grecs. Les membres du jury n'avaient pu venir, invités à déjeuner par le consul.

L'Esplanade était une immense place, une vraie plaine. Poussière et sueur. La poussière collait aux visages suants, au torse suant des rameurs, à leurs pantalons trempés. On posa

le caïque au centre de l'Esplanade. Pandelis descendit, voulut partir, on l'en empêcha.

— Pandelis, l'eau bénite ! Attends, Pandelis !

Les gens du quartier lui tapaient amicalement l'épaule. Si ç'avait été un autre, ils l'auraient serré dans leurs bras, embrassé, mais Pandelis avait toujours l'air de vous tenir à distance. Non pas fier, pas du tout, mais plutôt renfermé, taciturne. Ils trouvaient cela étrange d'avoir devant eux Pandelis, le garçon le plus tranquille et travailleur du quartier. Peut-être se disaient-ils : remercions plutôt les bras des rameurs.

La musique jouait un opéra italien, le caïque penchait d'un côté, comme épuisé, et la moitié du drapeau traînait dans la poussière. Le soleil de midi tapait comme du plomb, les porteurs haletaient encore, les rameurs essoraient leur pantalon, l'eau coulait sur leurs pieds nus et changeait la terre en boue. Les gens les contemplaient sans un mot, noyés dans le raffut de la musique. Le cafetier allait et venait avec son plateau, s'époumonant pour qu'on l'entende :

— Loukoums ! Limonades *buz gibi* (glacées) !

Quelqu'un finit par dire à un enfant :

— Cours donc appeler le père Nikòlas. Il n'a rien entendu ?

Trois garçons ensemble partirent au galop vers la maison de l'archiprêtre, qui donnait sur la cour de l'église. Au retour ils traînaient les pieds, soulevant la poussière et discutant. L'un d'eux était resté avec le prêtre pour porter le goupillon.

— Ils ne l'ont pas tué, marmonna Aristos, fils de Marigo, un peu pâle.

— On n'en sait rien, dit Stavràkis, fils d'Amanadzis, l'air préoccupé de qui n'en pense pas moins.

Aristos, qui allait parler, lui jeta un regard en biais et se tut.

Bientôt apparut Hadji-Sàvvas, le *muhtar*, chef du quartier, coiffé d'un fez noir – un de ses frères était mort au pays.

— Ooh, silence ! fit-il à la musique, laquelle se tut, puis il dit : *Oglum*, apporte un *bir osmanli bairak*.

Il venait de Césarée, au fond de l'Asie Mineure. Arrivé trente ans plus tôt, il criait dans les rues « on secoue le coton », avec le grand arc, la corde et le battoir, avant d'ouvrir une matelasserie en dehors du marché aux bijoux, il était allé à Jérusalem, avait bu l'eau du Jourdain, puis le conseil des anciens l'avait nommé à son poste avec l'accord du gouverneur, le *wali*. Trente ans dans la ville *ghiaour*, et son grec était encore turc.

— *Bir osmanli bairak, tsabouk !*

— Un drapeau turc, et vite ! traduisit le cafetier.

Il partit lui-même le chercher dans son café. Il le sortait deux fois l'an, à l'anniversaire et à la fête du sultan. On le dressa tant bien que mal dans le caïque, mais bientôt il pencha lui aussi et traîna dans la terre boueuse.

La musique ne jouant plus, le silence était insoutenable. Le soleil frappait sans pitié, brûlant à la mi-mai comme en plein été, ce qui arrive parfois. Le père Nikòlas apparut enfin.

— Qu'est-ce que je vous disais, les enfants ? dit-il, souriant sous ses moustaches jaunâtres. Mieux vaut l'eau bénite après plutôt qu'avant, c'est sûr.

Il aimait bien plaisanter, le vieux. Il aspergea le caïque, laissant tomber quelques gouttes sur le drapeau turc.

— Je l'ai baptisé, marmonna-t-il en clignant de l'œil.

— Père, tu ne dis pas une prière ?

— Que vos travaux soient toujours bénis, dit seulement le prêtre.

Pandelis tourna la tête, l'air surpris. Derrière lui, Loxandra sa mère, l'air mécontent, lèvres serrées.

— Mère, allons-nous-en, murmura-t-il, et tandis que la fanfare attaquait l'hymne grec, mettant tout le monde au garde-à-vous, la mère et le fils s'éclipsèrent.

Le capitaine des gendarmes dit un mot par la fenêtre à ses hommes qui dévalèrent les marches, mais au même instant la fanfare attaqua l'hymne turc. Les gendarmes s'arrêtèrent sur place et s'écrièrent en chœur avec le capitaine :

— *Yaşasın padişah ! Padişahığımız çok yaşa !*

— *Padişahığımız çok yaşa !* Longue vie au sultan ! s'écria Hadji-Sàvvas à son tour, jetant un regard à ses administrés.

— Vive le sultan ! s'écrièrent quelques-uns.

Stavràkis poussa de nouveau son cri et partit en courant. Derrière lui, Aristos.

Ils ralentirent à l'entrée d'une ruelle.

— Dieu ait son âme, dit Stavràkis en se signant.

— Qui ça ?

— Pandelis. Dieu ait son âme.

— Tais-toi donc. On ne doit pas dire ça d'un vivant.

Stavràkis prit un air mystérieux.

— Il est mort, je te dis.

— Marche plus vite.

— Pourquoi ? Tu as peur ?

— Pff ! Peur de quoi ?

— Il est mort. Tu ne l'as plus vu depuis combien de temps ?

— Longtemps.

— Tu vois ? Il est mort depuis longtemps. J'ai vu sa tombe au cimetière. Aujourd'hui c'est un revenant.

Aristos restait muet. Ses pensées revinrent en arrière. Pandelis avait disparu de l'Esplanade. Mais enfin, tous ces gens qui lui parlaient, lui tapaient sur l'épaule... Quelle blague. N'avait-il pas barré le caïque ?

— Tais-toi donc ! dit-il enfin.

— Tu paries ? On parie deux *penàkia* ? Viens au cimetière et je te montre sa tombe. Viens ce soir quand il fera nuit. Viens que je te montre.

— Tais-toi !

— Tu sais où est le cimetière ? Là, pas loin, quand on tourne à la jetée, vers Daragàtsi.

— Je viens pas.

— C'est parce qu'il est revenant qu'il a battu les Lazes. Viens que je te montre.

— Je viens pas. On m'attend chez moi.

Il jeta un coup d'œil derrière lui.

— Tu as peur, hein ? le provoqua Stavràkis. Dégonflé !

— Tais-toi, v'là m'sieur Zaharias.

Monsieur Zaharias passa devant eux, rentrant chez lui. Le fond de sa culotte en taffetas pendait lourdement, à quatre ou cinq doigts seulement au-dessus du pavé.

— Tiens, il a fait dans sa culotte, comme toi, dit Stavràkis en baissant la voix. Allez, viens que je te montre. Tu as peur, hein ?

— Pff ! Peur de quoi ? On m'attend chez moi.

— Un revenant, un revenant, un revenant ! Stavràkis enflait la voix, dardant sur Aristos des yeux exorbités.

Il poussa son cri et tourna le coin en courant.

Aristos hâta le pas. Arrivé près du mûrier, il s'interdit de regarder la maison de Pandelis, mais son regard dévia tout seul un instant, et il lui sembla voir entre les branches Pandelis assis à la fenêtre.

Chez Pandelis on venait de déjeuner. Il était penché sur des papiers, tandis que sa mère, lèvres serrées toujours, débarassait la table. Dans le mûrier, pas un frémissement. Par cette chaleur les oiseaux ne bougeaient plus.

— Tu ne fais pas la sieste ? demanda la mère. Tu es fatigué. Pandelis releva la tête.

— Dieu soit loué, mère, tu ouvres la bouche ! Tu ne dis rien aujourd'hui, qu'est-ce que tu as ?

— Tu sais très bien ce que j'ai !

Il la regarda, vaguement inquiet.

— Tu es malade ?

— C'est toi qui vas me rendre malade avec tes histoires, répondit-elle en allant secouer la nappe dans le petit jardin.

Pandelis ouvrit les bras, l'air perplexe.

— C'est toi qui vas me rendre malade, reprit Loxandra en revenant. Avec tes histoires tu te fais remarquer des Turcs.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Non seulement tu commandes le caïque...

— Je l'ai fait pour mon plaisir, l'interrompt Pandelis, pour me prouver que j'avais bien calculé.

— Non seulement tu commandes le caïque, mais j'apprends qu'en plus tu as crié salut, salut ô liberté.

— Moi ? Je ne me souviens pas. Peut-être. Je me suis senti libéré d'un poids... Laisse, j'ai du travail.

— Va faire la sieste.

— Dans un moment. Laisse-moi.

Loxandra quitta la pièce en bougonnant.

Une sorte de brume verte émanait du mûrier. Le vent d'ouest était tombé, pas pour longtemps peut-être, en attendant de virer sud-ouest, car pas une feuille ne bougeait... Il regarda les papiers devant lui, la tête ailleurs. Il avait peut-être crié salut, salut ô liberté, mais cela n'avait aucun rapport avec « la terre de nos pères » dont on lui avait parlé au collège. Il avait fait l'école primaire et deux ans de collège. « Le temps c'est de l'argent », « Craindre le Seigneur est le commencement de la sagesse » et d'autres sentences du même genre étaient tracées sur le mur à l'entrée, à la peinture jaune sur fond bleu, entourées d'une couronne de lauriers. Aucun autre garçon du coin n'était allé au collège. Lui-même avait dû le quitter à la mort de son père pour travailler à la ferblanterie. La plaie à la main de son père s'était infectée. La machine lui avait emporté la moitié de la paume, les médecins de l'hôpital l'avaient amputé au poignet, puis au coude, puis de tout le bras, mais la gangrène avait dû passer dans son sang, disaient-ils, et en moins d'un mois c'était fini. Il avait travaillé d'abord à la fonderie de Kalidônis, puis on l'avait mis à la scierie, où il découpait les madriers. C'est là qu'il avait perdu le bras et la vie. À la fonderie, on travaillait nu jusqu'à la ceinture. Les flammes dansaient sur les visages et les corps. La fonte coulait des fours, chauffée à blanc, aveuglante, on la recueillait dans d'énormes cuillers pour la verser dans les moules. Pandelis enfant se promenait l'été dans toute l'usine, il aimait observer les machines et poser des tas de questions. Les autres enfants ne le croyaient pas quand il leur parlait des

plaques de tôle épaisses d'un doigt, du couteau qui descendait pour les couper ou du piston qui les trouait comme si c'était du papier.

L'espace d'un instant il revit tout cela. Ensuite on avait convoqué sa mère à l'usine pour lui donner une indemnité de dix livres. Par bonté, sans y être aucunement obligés, disaient-ils. C'était une faute d'inattention, l'homme commande, pas la machine. Voilà dix livres, bonne chance. Merci, avait dit la mère. Et ils s'étaient mis à travailler tous deux pour s'en sortir.

Salut salut ô liberté, c'est vrai, il le pensait parfois. Mais il le ressentait comme un soulagement, quelque chose le tourmentait, qui attendait de se réaliser, un poids qui devait partir – oui, comme une femme près d'accoucher. Et ce jour-là, il avait peut-être crié ces mots, torturé par le désir de victoire. Il avait pris l'affaire à cœur, il devait réussir. Lazes ou pas, cela ne changeait rien. Haïroudin Merkez, leur premier rameur, mordait sa moustache, mais il avait pourtant serré la main de Levteris, notre premier à nous, montrant le ciel et disant :

— *Ne yapalim ?* (Que faire ?) *Kismet* – le destin...

Il chassa une mouche qui se traînait sur le papier. Cela faisait un mois qu'il tentait d'accoucher d'autre chose. De cette invention nouvelle – pas si nouvelle en fait, vieille de cinq ans, mais c'était la première fois qu'un journal local en parlait. Le carbure de calcium, l'acétylène. L'eau coulant dessus produit une flamme, vingt fois plus lumineuse que celle du gaz. Il était allé dans deux ou trois magasins, on lui avait promis de l'acétylène. C'était une pierre gris sombre, disait-on. Les lampes, on devait les fabriquer sur place, les faire venir d'Europe coûtait trop cher... Il en bricolait une à la ferblanterie, plongeant

avec son oncle au fond de l'eau, ressortant à l'entrée du port, il faisait clair comme en plein jour, un banc de mulets passait devant lui et disparaissait dans les algues qu'agitait un vent sans air, la mer les entraînait vers le large, un gobie ouvrait et refermait sa bouche ronde, lui glissait entre les mains, mais une anémone rouge l'attrapait et la lampe devenait la lune de ce ciel de mer et sous sa clarté un dauphin riait en faisant des bulles, la jeune femme levait les bras pour coiffer en chignon ses cheveux dénoués, soufflait sur la lune qui s'éteignait... puis des voix de filles dehors, dans la rue.

La fatigue l'avait vaincu. Il redressa son buste affalé sur la table et sortit sa montre, un oignon à clé hérité de son père. Trois heures et quart. Il avait dormi presque deux heures.

Un autre groupe de filles passa. En plein cagnard elles s'en allaient à la mer, ce jour de l'Ascension, pour attraper la Pierre chevelue. Sur le Quai, tout près, il y avait les bains de Tissos, mais c'était la sortie des égouts et la mer empestait. Elles allaient prendre le bateau et se demandaient si elles iraient à la Skàla de Papas, à Kokàryali, à Aya Triàda ou à Bairakli. Elles avaient tout le temps. Les jours allongeaient. D'après le calendrier, le soleil se couchait à sept heures vingt.

Pandelis prit son café, fuma une cigarette et se remit à étudier les plans de la lampe à acétylène. Vers six heures, à la fraîche, il sortit. Il tournait dans la ruelle voisine lorsqu'une bande de garçons l'arrêta.

— Pandelis, tu viens avec nous ?

— Vous allez où ?

Ils le lui dirent à voix basse, pour ne pas être entendus des maisons voisines. À Ai-Constandinos, chez les filles.

Depuis sa création, publie.net occupe une place à part dans le paysage éditorial francophone. À l'origine plateforme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, c'est une coopérative d'auteurs dédiée à la littérature numérique, où chacun peut participer au processus d'édition. C'est un portail de mise en vente qui offre un large catalogue mêlant littérature contemporaine, compte-rendu d'expériences d'écriture web, ateliers de création et laboratoires exploratoires de nouveaux modes d'écritures. C'est également la possibilité de s'abonner, fruit d'une politique tarifaire volontaire proposant une juste rétribution des auteurs. Autant de chantiers qui ont façonné l'édition numérique telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Fruit d'un équilibre entre rareté de cet ultra-contemporain essentiel à nos sociétés consommatrices, l'invention fragmentaire et la lecture non linéaire, si propice aux nouveaux terminaux de lecture, les éditions publie.net demeurent pionnières à bien des égards.

Depuis 2008, publie.net, c'est :

- un ouvrage numérique pour le prix d'un livre de poche ;
- l'un des premiers abonnements à une importante offre numérique, dont une majorité d'inédits. D'abord dédiée aux particuliers, la formule est rapidement adaptée aux collectivités et bibliothèques ;
- la garantie d'un ouvrage numérique sans aucune mesure de protection (les fameux DRM), car nous choisissons de faire confiance au lecteur ;
- un catalogue constamment mis à jour, garantissant des ouvrages 100 % compatibles avec les évolutions matérielles ;
- depuis 2012, une offre papier incluant la version numérique, sans surcoût ! ;
- en 2014, la création d'une nouvelle structure, transformant la coopérative en maison d'édition, distribuée et diffusée par HACHETTE LIVRE.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net, dirigées par Gwen Catalá, œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.



**QU'IMPORTE
LE FLACON**
POURVU QU'ON AIT
l'ivresse!



PROFITEZ DE LA VERSION NUMÉRIQUE, SANS AUCUN
FRAIS SUPPLÉMENTAIRE

Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez publie.net, nous avons choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.

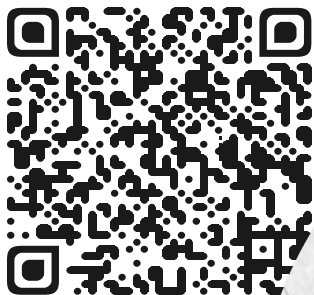
Aussi, profitez de la version numérique de cet ouvrage, sans frais, en vous rendant sur le site :
<http://librairie.publie.net> et en ajoutant cet ouvrage à votre panier.

XXXXXXXX

Entrez le code ci-dessus dans la partie "code promotionnel". C'est tout !

Profitez des versions multiformat et mises à jour, à vie, et si votre libraire ou votre revendeur le propose, adressez-vous à lui pour accéder à la version numérique depuis ses services en ligne.

AIMONS NOS LIBRAIRIES, SOUTENONS-LES !



www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia